

MICHEL MOLLAT DU JOURDIN

**LES ÎLES OCÉANIQUES: DU MYTHE AUX RÉALITÉS
(MOYEN AGE ET ÉPOQUE DES DÉCOUVERTES)**

Foisonnantes, chacun le sait, dans la littérature et la cartographie des voyages d'exploration, les îles mêlent des clichés légendaires aux réalités certaines. Christophe Colomb n'attachait pas une valeur absolue aux nombres des îles qu'il prétendait avoir occupées: 1400 d'après une lettre du pape Alexandre VI, 1700 dans un message aux membres du Conseil de Castille¹. Pourtant, il était très en deçà des nombres avancés notamment pour l'Océan Indien par ses prédécesseurs: 12.700 chez Marco Polo, une des ses références préférées, 20.000 chez Guillaume Adam, un missionnaire dominicain qui séjourna plusieurs mois à Socotora vers 1320. Qu'eussent ils dit, les uns et les autres, s'ils avaient eu connaissance des archipels de l'Océan Pacifique? Pour ceux-ci on connaît seulement des traditions orales, de chronologie problématique, mais dont le contenu permettrait à l'ethnologie des comparaisons significatives avec les textes historiques concernant les deux autres grands océans. On pourrait se souvenir du propos du philosophe Paul Ricoeur selon lequel « les mythes ne sont pas des fables, mais une exploration, sur le mode symbolique, de notre rapport aux êtres et à l'Être ».

L'histoire de la découverte du Monde ressemble à un dialogue du mythe et de la réalité, entre lesquels se déroule un constant va – et – vient; le mythe éveille la curiosité et stimule l'entreprise; les réalités nourrissent le mythe et encouragent l'activité. Ainsi les îles ont tenu une place originale dans la conception, la réalisation et l'idéalisation de la découverte. Le cas de Christophe Colomb et des grandes explorations géographiques permet d'en vérifier la démonstration.

Si l'on admet, avec Lévy-Strauss, que la substance du mythe se trouve dans l'histoire qui y est racontée, on comprend la profondeur du terrain dans lequel s'est enracinée la conviction de Christophe Colomb. Nourri de la Bible comme il l'était, Colomb ose appliquer à soi-même, « Christum ferens »,

¹ *Oeuvres de Christophe Colomb*, éd. A. Cioranescu, Paris 1961, pp. 265 et 305.

ce verset d'Isaïe (LX, 9-13): « C'est en moi que les îles espèrent. Les bateaux de Tarsis ont pris la tête pour ramener de loin tes fils, avec leur argent et leur or ». Colomb a dénombré les îles citées dans la Bible, inscrit en marge ses observations et dressé un catalogue sur une page entière à la fin de son exemplaire de l'*Historia rerum* d'Aeneas Sylvius Piccolomini (Pie II). Un biographe récent pense que Colomb est parvenu à se persuader que toutes les mers sont peuplées de terres et à se forger mentalement une géographie du monde insulaire fondée sur la Bible et nourrie d'une tradition issue de l'Antiquité et enrichie au Moyen-Age. Il en est arrivé à une fascination exercée sur son esprit par les archipels et à des sortes de transferts de souvenirs hérités de Polo sur de îles réelles ou imaginaires, telles que Banèque ou Babeque (alias Cuba) fabuleusement riche. Pendant deux mois (de novembre 1492 à janvier 1493) Colomb s'efforça d'aborder à ce Eldorado: en vain, et pour cause! L'illusion était partagée par ses compagnons, puisque Martin Alonso Pinzon en avait pris prétexte pour faire cavalier seul à la recherche de l'île au trésor sur *la Pinta*, du 21 novembre au 6 janvier. L'épisode en tout cas est exemplaire de la dialectique de la fiction et de la réalité. De Banèque, il ne fut plus question dans le Journal de Colomb et Martin Alonso rallia le navire amiral. Se rendre à l'évidence à l'occasion d'un épisode n'était pas cependant renoncer à l'ensemble du mythe insulaire².

* * *

Le mythe, dont on n'avait pas conscience, était assez fortement enraciné pour que les découvertes – celle de Colomb et les autres – se soient coulées dans le moule traditionnel. Les textes et les cartes en portent le témoignage. Mais le dossier est complexe, les identifications parfois difficiles, les interprétations embrouillées. Sans s'y attarder, il convient de rappeler la conviction invétérée au Moyen Age que le Globe terrestre est cerné par un océan périphérique, de sorte que les terres émergées, continents et archipels, auraient constitué un ensemble insulaire très fractionné. De telle sorte, on pourrait presque dire: au commencement était l'île. À côté de cette notion théorique et savante, l'héritage rassemblait une foule de légendes communes à tous les

² M. BALARD, *Christophe Colomb, Journal de bord 1492-1493*, Paris 1992, *passim*. J. HEERS, *Christophe Colomb*, Paris 1981, pp. 162, 353-354, 447-450.

explorateurs et qui concernaient toutes les mers³. Des îles de l'Océan Indien, Marco Polo et ses émules chrétiens ou musulmans comme Ibn Batoutah au XIV^e siècle, se sont faits les échos d'un folklore merveilleux. Marco Polo, après avoir indiqué les 12.700 îles, ajoute: « Il n'y a nul homme au monde qui, de toutes les îles de l'Inde, puisse conter la vérité »... Lui-même a laissé un récit de son voyage de retour où la véracité le dispute aux détails merveilleux: « maisons d'insulaires couverts en or » (c'était du cuivre) dans une île très « grandissime » où Colomb crut reconnaître en Cuba l'île de Cipango, c'est à dire le Japon⁴.

Un mouvement alternatif a maintenu longtemps, dans les récits et sur les cartes, des données imaginaires et, en sens inverse, les découvertes ont souvent renforcé les mythes et multiplié les îles. Le premier des deux cas, cependant, est le plus fréquent. La mentalité des découvreurs en est largement responsable. Partis avec un bagage et des images qui les ont portés à l'action, ils eurent tendance à voir ce qu'ils s'attendaient à trouver et les réminiscences de leurs lectures transparaissent en leurs descriptions. Ainsi, remarque-t-on avec L. Olschki⁵ que Colomb, à propos des îles Bahamas, tient un propos semblable à celui qui décrit des îles imaginaires dans le roman, alors en vogue dans la péninsule ibérique, *Amadis de Gaule*. Cette manière de relier la fiction au réel est caractéristique de générations qui mêlent les idéaux chevaleresques à l'esprit d'aventure. Pourtant cela n'épuise pas l'analyse. L'exemple le plus célèbre pour l'Atlantique est celui de l'île de Saint Brandan et de la pérennité du récit de sa navigation imaginaire, abondamment illustrée par la miniature. Son succès aux trois derniers siècles du Moyen Âge est mis en évidence par la progression du nombre de manuscrits conservée: 3 du X^e siècle, 14 du XI^e, 23 du XII^e, 29 du XIII^e, 19 du XIV^e et 28 du XV^e⁶ soit un rapport de 40 à 69 entre les deux groupes X^e-XII^e, XIII^e-XV^e. Mais la localisation

³ M. MOLLAT, *Les explorateurs du XIII^e au XVI^e s. Premiers regards sur des mondes nouveaux*, Paris 1984, réimpr. Paris 1992.

⁴ J. LE GOFF, *Occident médiéval et Océan Indien: un horizon onirique*, in *Méditerranée et Océan Indien*, Travaux du VI^e Colloque international d'histoire maritime (Venise 1962), Paris 1970, pp. 243-264 (255). MARCO POLO, éd. L. HAMBIS, *La description du Monde*, Paris 1953, p. 253.

⁵ L. OLSCHKI, *Storia letteraria delle scoperte geografiche*, Firenze 1937, N. BROCC, *La géographie de la Renaissance*, 1980, p. 33 et sqq.

⁶ H. TOUCHARD, réf. citée supra n. 6, M. DE LA RONCIÈRE et M. MOLLAT DU JOURDIN, *Les Portulans*, Paris 1984, *passim*.

de l'île en question a varié entre les Canaries et l'Atlantique central (sur 58 localisations cartographiques depuis la fin du XIV^e siècle, respectivement 3 et 21 fois); le plus étrange est la voir se prolonger jusqu'en... 1873 sur une carte marine britannique (localisation 51°10 Lat.N. et 19°50 Long.O.)⁷. Non moins inattendue est la figuration, à 26 reprises, d'une île de Saint Brandan dans l'Océan Indien. De même la cartographie a enregistré entre 1325 et 1667 la migration 89 fois constatée à travers l'Atlantique du toponyme insulaire Brasil, Brazil, Bragir et Bracir; la remarque ne s'applique pas seulement à la cartographie et s'étend au langage courant dans la société du XVI^e siècle; ainsi à Rouen les contrats d'affrètement passés devant notaire ont pour destination l'« île du Brésil ». C'est le résultat d'un certain concept de l'île sur lequel il faudra revenir. D'ailleurs, on a pu en dire autant du mot Antilia repéré 12 fois entre 1424 et 1492 et confondu avec les Iles des Sept Cités relevées 16 fois entre 1474 et 1600 en souvenir de sept évêques lusitaniens fugitifs devant l'invasion des Maures au VIII^e siècle; ces îles figurent sur la carte dite de Christophe Colomb, comme sur celles qui l'ont précédée, avec Zuane Pizzigano par exemple (1424)... Des destinations imaginaires figurent encore après le premier voyage de Colomb dans les lettres de mission données à des explorateurs ibériques⁸.

Un essai de dénombrement et d'énumération des figurations insulaires dans la cartographie n'épuiserait pas l'intérêt de leur signification. L'inscription des noms, au delà de l'évocation du souvenir et du mythe attachés aux îles (Saint Brandan, Thulé, Sept Iles), correspond, avec le besoin de meubler les vides de la carte, à un souci ou au moins à une velléité, de localisation hypothétique dans l'espace et d'insertion d'une illusion dans la réalité. Antilia signifie étymologiquement « l'archipel d'en face », dont l'accès est jalonné d'autres archipels constituant des étapes. Le rêve des Iles Fortunées s'est concrétisé dans les réalités canariennes, dont le « Canarien », contemporain de la colonisation normande du début du XV^e siècle, contient une description précise. Les archipels des Madères et des Açores se sont fixés sur la carte comme autant de bases de départ pour des « sauts de puce » successifs vers l'inconnu occidental; les archipels atlantiques furent, a-t-on dit, des « labora-

⁷ B. et L. BENNASSAR, 1492. *Un monde nouveau*, Paris 1991, citant J.P. SANCHEZ, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique* (thèse dactyl., 5 vol., Toulouse, 1987).

⁸ H. TOUCHARD, réf. citée supra n. 6. M. DE LA RONCIÈRE et M. MOLLAT DU JOURDIN, *Les Portulans*, Paris 1984, *passim*..

toires de transformation de l'image du monde » de telle sorte que les Açores, point de virgation de la célèbre volta portugaise, ont acquis la fonction de base navale pour les convois du Brésil comme de la Guinée et de l'Inde⁹.

Les réalités géographiques des îles ont donc émergé lentement. Elles étaient, jusqu'alors, ou bien sous-jacentes aux brumes des légendes, ou bien voilées volontairement par la volonté du secret de leur rôle, ou bien plus simplement et plus généralement obscurcies par l'incertitude de leur situation.

Mais cette émergence progressive, résultat des découvertes, concerne aussi bien l'Océan Indien, et plus tard le Pacifique, que l'Atlantique. Les propos légendaires recueillis par Marco Polo à Ormuz provenaient d'un fonds irano-indo-arabe très ancien. Les îles Mâle et Femelle y font partie d'un folklore universel, mais pourraient être interprétées comme des images de la Réunion et de Maurice, car les contrastes topographiques de celles-ci correspondent assez à une telle distinction. Les Maldives et les Laquedives apparaissent dans la « Rihla » d'Ibn Batoutah qui en estime le nombre à 2000¹⁰. Le cas de Ceylan est typique; alors que la mappemonde dessinée au XII^e siècle dans le *Liber floridus* présente les îles de l'Océan Indien « comme une poignée de cailloux » et que l'Atlas Miller vers 1519 les parsème surtout vers le Sud; la silhouette de Taprobane se rapproche de sa vraie forme avec Pedro Reinel (1517) et Lopo Homem (1520). Plus à l'est, la représentation des Moluques, figures nouvelles dans la cartographie, est sujette à des anomalies correspondant, volontairement ou non, aux partis pris des cartographes en faveur de l'Espagne ou du Portugal: en ce cas des préoccupations réalistes d'actualité priment sur des visions imaginaires¹¹. De même, il a fallu la génération de saint François Xavier et de Mendes Pinto pour connaître la réalité nipponne autrement que par les « on dit » de Marco Polo. Une des 7459 îles de la « mer de Cim » était si éloignée de la terre ferme qu'il fallait toute une année pour réaliser un voyage aller et retour à la faveur des vents alternatifs¹². Il est vrai que l'Amiral délivre à ce propos le premier témoignage connu de l'exi-

⁹ H. TOUCHARD, réf. citée supra n. 6. V.M. GODINHO, *Mito e Mercadoria, Utopia e pratica de Navegar séculos XIII-XVIII*, Lisbonne 1990, p. 243 et sqq.

¹⁰ IBN BATOUTAH, *Voyages*, éd. DEFREMERY et SANGUINETTI, Paris 1853-1859, t. IV, pp. 110-111.

¹¹ M. TH. GAMBIN, *L'île Taprobane: problèmes de cartographie dans l'Océan Indien*, in *Géographie du Monde au Moyen Âge et à la Renaissance*, éd. M. PELLETIER, Paris 1989, pp. 191-200. H. OZANNE, *La découverte des Moluques*, *ibid.*, pp. 217-226.

¹² MARCO POLO, *Description du Monde*, éd. citée supra n. 4, chap. 16, pp. 233, 238.

stence de mappemondes sphériques en Occident, car déjà l'autorité de la chose dessinée s'impose comme celle de la chose imprimée¹³. La légende y prend valeur de réalité même si les cartographes présentent les îles de façon stylisée et sous des formes arbitraires; leur but était simplement de signaler leur existence, sans prétendre les localiser ni leur donner mieux que l'apparence d'une silhouette environnée par la mer¹⁴.

* * *

La lenteur séculaire de l'émergence de réalités insulaires et de l'évocation progressive d'un certain nombre de mythes s'explique par deux séries de motifs. Les uns, d'ordre scientifique, concernent la situation et la représentation cartographique des îles. Les autres, très divers, sont liés à la nature même de la notion d'île.

La localisation des îles dépendait évidemment, de la détermination de leurs coordonnées géographiques. Le calcul de la latitude ne comportait plus de difficulté majeure, même dans l'hémisphère Sud; ainsi les Portugais, lorsqu'ils découvraient une île au cours de leur descente le long des côtes d'Afrique, y débarquaient un astronome pour qu'il se livre à ses observations et à ses calculs¹⁵. Quant à la longitude son calcul fondé sur la distance par rapport à un méridien origine exigeait l'évaluation de la différence d'heure entre le lieu origine et la position du navire. La construction d'horloge garde-temps, problème perçu au XVI^e siècle, connut une ébauche de solution grâce au génie inventif de l'allemand Gemma Frisius. Malgré cela, les erreurs de navigation et la « découverte » répétée des mêmes îles, à la même latitude, ont duré jusqu'à la diffusion de l'usage des montres de marine de Harrison, de Berthoud et Le Roy (1735-1766). La longitude calculée se substituant à la longitude estimée permit de rectifier la carte, d'y faire disparaître la plupart des îles incertaines et de mettre un terme à leur mystère¹⁶. Cook lui-même

¹³ Christophe Colomb, *Journal de bord*, éd. M. BALARD (cité supra n. 2) p. 93 et n. 81.

¹⁴ W.E. WASHBURN, *The form of islands in 15 th. 16 th. and 17 th. century cartography*, in *Géographie du Monde au Moyen Age* (cité supra n. 11) pp. 201-206.

¹⁵ G. BEAUJOUAN, *Les origines de la navigation astronomique aux XIV^e et XV^e s.* in *Le Navire et l'Economie Maritime du XV^e au XVIII^e s.* (1er. coll. hist. mar., Paris 1956), Paris 1957, pp. 103-110.

¹⁶ *L'importance de l'exploration maritime au siècle des Lumières* (Colloque Hist. Mar. 1978) Paris 1982, *passim*. Fernand Berthoud 1727-1807, *horloger mécanicien du Roi et de la Marine*, Expo.

a estimé « judicieuses » les remarques de Bougainville. En attendant, ce qu'on a appelé « l'accordéon des méridiens » engendra une « mobilité insulaire » surabondante dans les mers du Sud; cela faisait le bonheur des faiseurs de cartes et de globes, de Guillaume Le Testu au XVI^e siècle à Coronelli au XVII^e, et entretenait la vogue de l'*Isolario* lancée au XV^e siècle par Buondelmonti, pour la Méditerranée, et généralisée aux océans par Benedetto Bordone (*Libro de tutte l'isole del Mondo* 1528), par Francis de Sousa (*Tratado das Ilhas novas e descobrimentos dellas* 1570), et, n'ayons garde de l'oublier, par le *Grant Insulaire* de Thevet, leur contemporain¹⁷.

Ce dernier nom éveille parfois un doute ou au moins une réserve sur lesquels les recherches de Frank Lestringant apportent un correctif nécessaire. Il est certain que les progrès de l'art nautique n'ont pas suffi à tuer les mystères insulaires. Le mythe contenait en soi les motifs d'une pérennité qui s'est prolongée d'ailleurs jusqu'à nous.

Avant même son achèvement, l'évolution vers la découverte de la réalité géographique du monde insulaire rectourna en arrière et retrouva le rêve. Le mythe acquit ainsi pérennité. L'île y était prédisposée par son ambiguïté hybride: faite de terre, elle se définit par la mer qui l'environne: c'est, a-t-on dit (Lestringant), un « espace flottant de rêve »¹⁸. Espace flottant: le langage l'associe à la mobilité marine en l'opposant à la « terre ferme », à la « grande terre », c'est à dire au continent. L'île est un territoire à part auquel on a toujours concédé des privilèges spéciaux, justifiés par la rudesse des conditions d'existence et opposables à l'autorité de l'Etat dont la mainmise est contestée. C'est le cas, séculaire, des îles françaises de l'Atlantique, des îles anglo-normandes, de l'île de Man et des archipels britanniques¹⁹. La mentalité des habitants y est originale et leur milieu social fermé.

La Chaux de Fonds-Paris. La Chaux de Fonds 1984. M. MOLLAT, *Schiffsbautechnik und Geschichte*, in *Technik wober? Technik wohin?* Zürich 1981, pp. 167-183.

¹⁷ F. LESTRINGANT, *Iles*, in *Géog. du Monde*, cité n. 165-168. F. PRONTERA, *Geographie et mythes dans l'isolario des Grecs*, *ibid.*, pp. 169-180. V.M. GODINHO, *ouvr. cit.* (n. 9 supra), pp. 229-239. G.B. DE CESARE, éd. du *Libro di Benedetto Bordone nel quale si ragiona di tutta l'Isola del mondo...* (1528), Rome 1988.

¹⁸ F. LESTRINGANT, *Insulaires*, in *Cartes et figures de la Terre*, 470-475, Paris 1980. Du même, *Les îles creuses de l'Archipel: l'Insulaire d'André Thevet*, in *L'île territoire mythique*, *ouvr. cit.* (supra n. 20), pp. 19-26.

¹⁹ J.L. SARRAZIN, *Les franchises des îles de mer de Poitou et d'Aunis à la fin du Moyen Age*, in *l'Europe et l'Océan au Moyen Age* (Coll. Soc. Hist. Médiévistes), Nantes 1988, pp. 77-94.

Même les îles les plus petites et les moins éloignées des continents, par exemple en Europe occidentale, ont conservé jusqu'à nous un passé riche de légendes et de mythes. On peut citer les îles, voire les îlots, où les moines venus d'Orient et de pays celtiques aux premiers siècles chrétiens et leur successeurs à la fin du Moyen Âge ont trouvé des refuges sur les quels se sont greffées des légendes. Du refuge érémitique au foyer d'asile et au lieu d'exil il n'y a qu'un pas auquel l'île, même côtière, s'est prêtée encore à l'époque contemporaine: Capri et l'île d'Elbe, les îles du Levant, de Ré, d'Yeu et de Jersey. Le romanesque a fleuri sur les premières, la « légende des siècles » a germé sur la dernière et la perspective des autres s'est sinistrement prolongée vers de lointains lieux de déportation, comme en Guyane.

La distance, aggravant l'éloignement fut, jusqu'à l'accélération des communications, une source constante de rêveries, noires ou roses, souvent des deux nuances à la fois. « Le Ciel, écrit Bernardin de Saint Pierre, a donné les îles à la terre pour y servir de refuge »²⁰. Chez lui, la réalité observée a précédé le mythe romanesque; d'autres ont suivi la démarche inverse, mais dans les deux cas, le mythe, précurseur ou successeur, existe, car le milieu s'y prête, parce que clos sur lui-même.

A distance, les îles furent d'autant plus l'objet de phantasmes et de rêves que leur situation, l'on a vu, est demeurée floue, pendant des siècles. Des légendes millénaires les ont, selon les climats, les régions, les peuples, les époques, idéalisées ou condamnées. Les découvertes n'ont fait qu'étendre le domaine du rêve en lui donnant une assiette apparemment réelle, avec tous les contrastes que peut suggérer l'éloignement.

L'île en effet est à la fois une image du bonheur et du malheur. Eloignée, en climat chaud, permettant une végétation luxuriante, elle est le domaine du « far niente », de la liberté totale et de la jouissance²¹. Les voyageurs ne s'y sont pas trompés, et précurseur d'un Bougainville ramenant à Paris le tahitien Aoutorou, Giovanni Verrazano a découvert le « bon sauvage » dès 1524 à la vue d'une jeune indien déambulant sur un rivage américain; il était, écrit-il, « beau et nu »: innocence présumée du primitif, imaginée déjà par l'auteur du *Roman de la Rose*²².

²⁰ Bibl. Mun. Le Havre, doss. 58, f. 52, cité par J.M. RACAULT, *De l'île réelle à l'île imaginaire: Bernardin de Saint Pierre et l'Île de France*, in *L'Île territoire mythique* (dir. F. MOURAU), Paris 1989, pp. 79-100.

²¹ J. LE GOFF, réf. citée supra n. 4.

²² M. MOLLAT DU JOURDIN et J. HABERT, *Giovanni et Girolamo Verrazano, navigateurs de François Ier (1524-1529)*, Paris 1982, p. 25.

Si les découvertes ont fait connaître ce qu'on a appelé des « îles d'amour », elles ont aussi révélé que les îles peuvent être des Enfers aussi bien que des Paradis. L'île « déserte » où un équipage rongé par le scorbut retrouvait la santé grâce aux « rafraîchissements » qu'elle lui offrait avait une réplique dans l'affreux rocher où l'on abandonnait des mutins²³. Plus tard, les réfugiés de *la Bounty* ont payé leur liberté de la différence entre Pitcairn et Tahiti. Chaque fois que l'implantation humaine est soit insuffisante soit excessive, le Paradis tourne à l'Enfer. Robinson Crusoë en sut quelque chose.

En définitive, l'île – les îles – ont, au temps des Découvertes, alimenté un courant puissant; la littérature, les arts s'en sont nourris. Le mythe est, toujours, un moteur actif. Thomas More a donné un exemple; son *Utopie* désigne « L'Ile de Nulle part ». Mais après lui Shakespeare comprit mieux que quiconque la poésie tragique des îles; dans la *Tempête*, inspiré par un naufrage aux Bermudes, il rassemble ses personnages dans l'île enchantée du magicien Prospero. Ile enchantée! Le thème a fait fortune parce qu'il trouvait des résonnances, même chez les terriens²⁴. On pense aux *Plaisirs de l'île enchantée* du parc royal de Versailles, aux évocations musicales et picturales du Siècle des Lumières et l'on arrive ainsi au terme d'une longue généalogie, à Jules Verne. Ce Nantais, bercé par des nourrices originaires des « Isles » d'Amérique, a sans doute trouvé en sa ville natale une incitation à écrire son *Ile mystérieuse*. Exemple français, dont on trouverait l'équivalent en Angleterre, en Espagne et dans la patrie de Camoëns, le Portugal. Tel fut l'ultime destin d'un mythe millénaire dont l'époque des Découvertes fut un temps fort.

²³ A. WALTER, *Des « îles d'amour »?*, in *Etat du Monde en 1492*, dir. G. MARTINIÈRE et C. VARELA, Paris 1992, pp. 429-430. J.P. LE GOFF, *L'île déserte, territoire mythique du XIIIe s.*, in *l'Ile, territoire mythique*, ouvr. cit. (supra n. 20), pp. 101-113.

²⁴ A. BOURDE, *L'Ile dans l'opéra baroque*, in *l'Ile, territoire mythique*, ouvr. cit. (supra n. 20).

